

LE FLEUVE GELE (17 janvier - 13 février 2007)

L'heure du départ approche... Une joie indicible mêlée à une sourde angoisse me ronge l'estomac. Je sais que nous devons affronter des conditions exceptionnelles, que nous allons dormir dehors à – 30°C à l'abri de rochers, que cette aventure plus proche de l'expédition que d'un circuit traditionnel est différente, que quatre semaines me sépareront des miens sans nouvelles, sans secours en cas d'urgence, que la propreté, sujet anodin dans mon quotidien, va devenir une obsession, que le rêve caresse la crainte. Des sensations étranges liées à une envie de découverte, une confusion intérieure, source d'une multitude de questions, me taraudent constamment.

Je suis certaine d'une chose : je suis sur le point de réaliser un rêve que je porte en moi depuis mes plus jeunes années, que toutes les personnes expertes auprès desquelles j'ai pu me renseigner, m'ont encouragée à accomplir. Les dangers sont réels, mais je vais enfin pouvoir vivre avec et parmi des tibétains.

Rien ne peut désormais arrêter la machine en projet depuis quelques mois, en fait depuis que François avait dévoilé son projet via Raid 25 quatre semaines au Zanskar.

=====

La vallée du Zanskar – située à la pointe Nord de l'Inde - est le point le plus haut de notre planète habité par des êtres humains, autant dire que la vie y est rude, austère, exposée à des températures extrêmes, isolée du reste du monde plusieurs mois dans l'année.

Après notre arrivée à l'aéroport de Leh (via Delhi) nous rejoignons Brigitte qui vit à Karsha et dont la rencontre avec François a initié ce voyage. Quatre heures de routes et de pistes seront nécessaires pour rejoindre le point de départ du trek.

Chilling, Nierak, Skiumpata, Lingshed, Pidmo, Zangla, Pishu, Tongde, Padum, Tungri, Karsha jalonnent notre itinéraire avec un aller-retour pour l'accès à la vallée, autant de villages visités, quasiment des hameaux, dont les empreintes désormais bercent mes nuits, emplies de souvenirs zanskaris, de rencontres inédites, d'émotions partagées et de parties infinies de tarot avec mes compagnons ...

A l'heure où je décide de rédiger ces quelques lignes, je suis encore sur le Chadar, "chemin de la fée", rivière encastrée dans des gorges profondes, unique moyen de communication l'hiver entre deux vallées, celle qui abrite la capitale du Ladakh : Leh, et le Zanskar, lorsque les grands froids sont parvenus à sa quasi glaciation.

Le ciel et l'enfer, le paradis et l'inhumain se côtoient à chaque instant. Je me surprends toutefois d'être amoureuse du Chadar, univers minéral et glacial d'une beauté divine que nous avons bravé avec modestie face aux éléments, toujours plus forts.

Surtout, j'ai embringué Gilles dans cette odyssee, paraissant soudainement à ses yeux une personne totalement déjantée ... Comment rêver à de telles vacances !?

Alors bien sûr, tous les efforts sont à la hauteur des récompenses distillées au quotidien ...

Tout commence avec le mal de montagne qui rappelle les 3700 m d'altitude de Leh, ce mal qui assaillit de maux de tête, de vomissements, de vertiges et plonge les plus vaillants dans un état fébrile, le temps nécessaire au corps de s'acclimater au manque d'oxygène.

Puis c'est la découverte du Grand Froid qui ne sera jamais un ami mais qu'il faudra parvenir à apprivoiser au fil des jours.

Là bas, lorsque le froid investit toutes les parties du corps alors ... il reste, s'installe, tenaille, perce les entrailles, toujours plus loin aux tréfonds de son être ... sa permanence, sa persistance ...

Là bas, nul nid chaud, nul logement douillet, nulle maison ardente, non, rien de rien ... la chaleur est dans les coeurs, dans les sourires, dans les âmes qui survolent les sommets ...

Le mieux est donc de s'équiper de vêtements chauds et superposés, d'effectuer des mouvements du corps, et la nuit tombée, s'entourer d'un feu de bois, souvent dérisoire et insuffisant ; au mieux un logement chez l'habitant garantit un abri de la bise, parfois cinglante, et un chauffage composé d'un petit fourneau local dont la vocation est davantage de diffuser des fumées que de la chaleur ...

Le froid aux extrémités, mains et pieds, entame l'énergie et la force morale, et retarde l'endormissement ou installe une insomnie.

Durant le temps de marche, chaque geste devient épique : chercher son mouchoir, sortir du sac le tube de crème solaire, s'enduire le visage, chercher ses lunettes, ôter puis remettre ses gants ... chacune de ces tâches demande une attention particulière, rompant la concentration qu'exigent les déplacements sur la glace.

La technique de marche sur ces surfaces glacées est toute une entreprise. Le mieux est d'adopter un type de chassé-glissé avec le haut du corps légèrement penché en avant pour trouver un juste équilibre et permettre de tenir debout en cas de glissades très fréquentes. Nous semblons alors participer à un défilé de pingouins ...

Le soir venu, les courbatures, douleurs, crampes accompagnent les nuits, trop longues puisque le froid oblige à se réfugier le plus rapidement possible dans le duvet ou trop courtes parce que trouver le sommeil est difficile et aléatoire ...

Les températures affrontées - mes compagnons et moi-même n'avons établi que des suppositions - ont du naviguer dans une fourchette variant de 0°C à -30 °C, avec des sensations différentes selon le lieu, l'exposition, l'activité, la fatigue et le moral.

La propreté est ici un fléau et une épreuve à elle seule, terme inconnu de toutes et de tous, mon moral en a pâti sérieusement. La poussière et la crasse envahissent toutes les parcelles du corps, le luxe m'est bien souvent donné d'obtenir un bol d'eau chaude pour une toilette de chat ...

Une autre difficulté : la crainte quotidienne qui frise l'obsession de devoir se déchausser afin de poursuivre sur la rivière lorsque la glace n'est pas suffisamment prise, et qu'elle oblige la troupe à deux options, soit de traverser les pieds dans l'eau glacée, soit d'escalader par les rochers et emprunter des voies dangereuses, escarpées, verticales ...

Les deux solutions sont redoutables. La première entraîne une souffrance aiguë, avec les pieds pris dans l'étau du froid puis la douleur brûlante de la circulation retrouvée. La seconde exige des compétences en alpinisme...

Mais alors.....pourquoi cette galère ?

Parce que le Chadar est d'une beauté envoûtante, un lieu déconcertant, un décor irréel, une féerie d'un pouvoir enchanteur ... un défi aussi ... à soi même.

C'est un décor fait de rochers, de rocs et d'eau pétrifiés, un univers de glace et de lumière, comme si ce tout avait été figé dans un chaos hostile en quelques secondes, épousant les mouvances de l'eau tourbillonnante. Parfois la rivière parvient à surgir sur quelques centaines de mètres avec violence, pour ensuite s'engouffrer à nouveau sous des surfaces congelées. Ailleurs toute sa largeur est saisie, minéralisée ou alors seul un rebord de 50 cm permet un passage prudent au bord d'un torrent tumultueux. Le tout est encastré dans des gorges plus ou moins étroites, plus ou moins hautes et par endroit surgit un défilé naturel de 1000 m de hauteur, véritable merveille.

De toute leur hauteur, les cascades d'eau sont cristallisées dans leur chute, éclatantes de couleurs turquoises et mentholées, éblouissantes dans un scintillement doré de paillettes du à l'omniprésence du soleil. Des gouttelettes d'or paralysées forment l'ourlet de toutes les fractures, des brisures, des arêtes turgescents et chaque aspérité ainsi étoilée aveugle et oblige à l'admiration. Une véritable frange constellée de lucioles entoure chaque découpe, chaque rupture des surfaces glacées.

Ce chemin de rivière aboutit sur la vallée du Zanskar qui se dévoile dans son immensité neigeuse, parsemée de ses villages austères, dans un silence seulement rompu par le bruit des enfants qui jouent et des ânes qui braient.

Un calme religieux baigne la vallée, à l'image du bouddhisme qui respire dans chaque monastère, dans le pas de chaque habitant, dans le souffle de chaque vie.

Stupas et chortens décorent l'espace figé à chaque détour et contour de sentiers, tels les grains d'un chapelet. Ils ponctuent et surprennent le chemin du passant qui doit

les contourner par la gauche, conformément aux rites et croyances locales. Ces petits monuments de terre et/ou de pierres sont érigés afin d'honorer Bouddha et préserver ainsi son karma. Ils sont richement décorés ou modestement à l'abandon selon les lieux ...

La glace :

Cette surface glacée devient pour quelques semaines notre unique contact avec le sol. Elle présente une multitude de facettes et de cette multitude vont dépendre la rapidité des déplacements, la recherche incessante de la meilleure technique de marche.

Ce revêtement change continuellement – tous les 10, 20, 50 mètres – et l'adaptation doit être rapide, spontanée sinon c'est une chute assurée.

Parfois elle présente une surface lisse, transparente et devient alors une véritable patinoire mais si de plus elle ondule, elle est assassine et l'avancée se fait pas à pas, de tâtonnements en hésitations.

Elle peut être également friable comme de l'ardoise et le pied peut s'enfoncer alors brutalement de plusieurs dizaine de centimètres ... la secousse ressentie dans le corps semble anodine, mais peut engendrer des complications conséquentes si la chaussure est inondée. Pire encore si la secousse provoque une chute dans l'eau glacée, mortelle réalité...

D'autres fois la glace présente un chaos de brisures qu'il faut franchir, escalader, redescendre ... une lutte s'impose entre le pas timide et la glissade tant redoutée.

De temps en temps, un claquement sonore accompagné d'un tremblement et d'un soubresaut inonde toute la largeur de la rivière. Aucune alerte : la glace se pose et se solidifie.

Ses couleurs changeantes sont autant de signes d'humeurs, tantôt opaques, tantôt d'une transparence profonde. L'épaisseur des parois gelées et leur profondeur peuvent dépasser les 80 centimètres.

Des bulles d'air ou de lumière ou des petites colonnes de gouttes d'eau prises séparément viennent orner cet espace compact. Une chaussure perdue, un gant envolé... des prismes de toutes tailles, de tout coloris, enrobés d'une lumière éclatante, agrémentent cette surface marbrée. Seule une très mince couche de neige assure le pas et repose le corps meurtri.

Comme le magma et sa lave, la rivière parvient à surgir tantôt avec violence et tourbillons, tantôt avec sérénité. Elle rappelle à tout instant son immense pouvoir. Ourlée de flocons congelés et scintillants, ses reflets luminescents offrent un spectacle lumineux. Ses eaux se révèlent rarement fangeuses, sa pureté est intimement liée à celle des esprits qui vagabondent dans ces étendues.

Et puis il y a les Zanskaris, tibétains qui sont venus se réfugier dans cette vallée à partir de 1959, date à laquelle débutent la répression, le début de leur extermination par la Chine et l'exode de ce peuple pacifique, paisible, juste coupable d'occuper des riches territoires convoités.

Les Zanskaris vivent toujours avec du baume au cœur, toujours avec courage, toujours avec la joie et les chants, de la bravoure, de l'humour, de la gaieté, des éclats de rire qui contrastent avec ce milieu ingrat.

Paraît que le Zanskari au sein de sa famille est fainéant, aurait plaisir à s'adonner à la paresse alors que son épouse assume toutes les tâches quotidiennes : élever les enfants, s'occuper des récoltes, nourrir et soigner le bétail, aller chercher l'eau et le bois nécessaires au ménage ...

Mais les qualités ci-dessus évoquées sont celles que je retiendrai de nos porteurs à qui aujourd'hui j'ai la certitude de devoir la réussite de notre périple.

Admirables de ténacité devant les difficultés physiques et morales, leur soutien et leur attention permanents à notre égard, ont été d'un réconfort apaisant.

Ils nous ont aidés à escalader et franchir des falaises. Ils nous ont guidés, pieds nus dans leurs bottes en plastique pour traverser pieds nus l'eau glacée. Ils m'ont même réchauffé les pieds et les jambes alors que les leurs étaient gelés dans ce qui leur servait de grolles couverts de chaussettes trouées.

Ils ont chanté dans la douleur due à leurs fardeaux, nos sacs de 20 à 30 Kgs sur le dos, des mantras bouddhistes élevant leurs voix dans les gorges avec résonance.

Derrière leurs sourires, parfois l'ombre de la souffrance, le dos usé par les rondaux de bois qui maintiennent leur charge.

Après leur journée de labeur, de marche, ils repartent deux heures en quête de bois afin de nourrir les feux des foyers du soir.

Véritables cabris dans les rochers comme dans les parois verticales, ils surveillent et accompagnent nos pas timides, nous guidant d'une poignée ferme et confiante, nous encourageant et nous applaudissant lors du franchissement du col à 4800 m.

Ou encore pour l'un d'entre eux qui nous suit du regard, au cœur de son village, afin de pouvoir nous convier à boire le thé et partager les biscuits avec sa famille.

Nous leur devons énormément et je penserai encore longtemps à ce sourire entrevu, déchiré de peines, d'un porteur sur le point de franchir les derniers pas du col, à genoux, épuisé, mon sac sur le dos.

J'écris ce soir, à la lueur d'une bougie, au pied d'un joli feu de bois, sous les ombres dansantes sur les parois de la grotte, le bruit des eaux vives du Chadar en écho. Notre cuisinier confectionne avec soin nos chapatis du lendemain, en silence. La température est étonnamment clémente. Je n'ai froid nulle part. Je crois que le bonheur me berce et me réchauffe...

Demain sera le dernier jour de marche dans ce lieu débordant de mystères

à Gilles

à François